

Article Libération du 10 mars 2023

Interview

Isabelle Clair : «Les ados se raccrochent à la norme du couple»

A l'âge des premières amours, filles et garçons suivent le modèle de la conjugalité hétérosexuelle, analyse la sociologue dans une enquête inédite. Pour se rassurer et répondre à une morale amoureuse qui valorise encore la réserve féminine et la puissance masculine ;



(Jules Magistry/Libération)

par [Cécile Daumas](#) et [Sonya Faure](#)

Ils sont loin d'être non binaires, tentés par la fluidité sexuelle, le polyamour ou l'homosexualité. Ou alors pas encore, dans longtemps peut-être... A l'adolescence, on rêve d'être en couple, les filles ont peur de passer pour des «putes», les garçons pour des «pédés». Le premier baiser, le rapprochement vers l'autre sont autant de moments d'excitation intense que d'angoisse profonde, de confusion aussi. La sociologue au CNRS Isabelle Clair appelle ces premières amours *les Choses sérieuses*, dans un livre enquête publié cette semaine au Seuil. La chercheuse a passé vingt ans à écouter des adolescents (de 15 à 20 ans) sur le thème de l'amour et de la sexualité, dans des cités de Seine-Saint-Denis, des villages de Sarthe ou des quartiers aisés parisiens. Un travail de recherches inédit qui déjoue les idées reçues sur les amours adolescentes.

Comment expliquer que le couple soit si central dans les premières expériences amoureuses ?

La norme conjugale n'arrive pas avec l'âge adulte, le mariage ou l'installation à deux. A 14 ans, les jeunes deviennent célibataires. C'est ainsi qu'ils se définissent... quand bien même ils étaient déjà seuls avant ! Mais ce que ce mot vient révéler, c'est le changement de statut, d'enfant à célibataire, ressenti comme un manque : le célibat est vécu comme quelque chose de déficitaire. Ce n'est que plus tard, au cours de la vingtaine, que la sexualité bouge et explore davantage, avec une remise en cause du couple et parfois une pluralité assumée des expériences sexuelles. Les ados, eux, sont plus balbutiants. Ils ont tendance à se montrer très conformes aux modèles amoureux classiques. L'inexpérience est plus paralysante que vraiment audacieuse, particulièrement durant les années collège. Un glissement intervient à partir du lycée.

Vous dites que, dans l'enfance et en début d'adolescence, les filles et les garçons vivent «ensemble séparés»...

L'expression du sociologue Erving Goffman décrit bien leur relation à cet âge : on se côtoie sur les bancs de l'école, mais assez peu dans les cours de récréation. Même si la mixité à l'école existe depuis plus de cinquante ans, la construction des garçons et des filles reste fondée sur la différence, de la façon de s'habiller aux loisirs. Pendant l'enfance et au début de l'adolescence, on apprend surtout à ne pas côtoyer «l'autre sexe» avec lequel il est attendu qu'on prenne ses distances quand on est un garçon, et dont il est difficile d'être proche quand on est une fille. Les premières rencontres amoureuses doivent donc dépasser la peur et l'angoisse de désirer l'autre de qui, jusque-là, on était éloigné : faire le premier pas pour les garçons et ne pas dire oui trop vite, sans non plus faire attendre trop longtemps, pour les filles. C'est pour cela que les ados se raccrochent aux normes, comme celle du couple. Elle rassure mais elle est aussi anxiogène, étouffante. Revient souvent dans les propos des adolescents la difficulté de se conformer à la norme, d'autant qu'elle prend racine et justifie sa reproduction dans la «nature». Ainsi les filles seraient naturellement sentimentales, les garçons naturellement sexuels... ce qui veut dire qu'à un niveau subjectif individuel, on est à peu près sûr de ne jamais se sentir normal. On a souvent l'impression qu'individuellement on n'est pas raccord avec ce qu'on devrait être, ce qui crée un malaise.

Mais le couple valorise aussi, rend désirable...

Etre en couple donne le pouvoir de s'afficher, procure la possibilité d'être choisi ou de choisir quelqu'un : cela veut dire qu'on est désirable, qu'on a de la valeur, qu'on est populaire, beau, belle. C'est lié au désir et à la sexualisation qui survient à cet âge-là. Elle affecte les garçons et les filles de manière différenciée. Les filles entrent dans le radar de cette sexualisation dès qu'elles commencent à avoir un peu de poitrine, qu'elles se transforment physiquement. Elles doivent en permanence donner des gages pour ne pas passer pour des «putes». Le couple leur assure une forme de protection, non dénuée de violence aussi, il leur donne une respectabilité.

Vous citez cette jeune fille qui n'est pas amoureuse de son petit copain, mais elle a couché avec lui dès la première soirée et s'oblige donc à rester avec lui plusieurs semaines...

Elle a eu une relation sexuelle à l'occasion d'une soirée et ne le vit pas très bien au réveil. Elle nourrit une forme de culpabilité, typique des filles, et s'invente un couple. Elle se force, donne le change et se rassure sur elle-même en tentant de respecter cette norme. La morale amoureuse pour les filles doit lier trois éléments : désir sexuel, sentiments et conjugalité. Il faut aimer et être en couple pour pouvoir coucher, le couple servant de preuve et de cadre. C'est cela qu'on attend d'elles. Les garçons, eux, sont plutôt encouragés à savoir dissocier ces trois aspects de la morale amoureuse. A mettre à distance le sentiment amoureux. Pour les garçons, l'enjeu est de devenir «grand», un «vrai mec» c'est-à-dire de ne pas passer pour un «pédé». Beaucoup de garçons qui auront à partir du lycée ou plus tard une trajectoire sexuelle gay passeront, au collège, par des expériences conjugales avec des filles pour brouiller les pistes.

A quoi ressemblent ces couples adolescents ?

Cela peut être simplement un «veux-tu sortir avec moi ?». Cela dure deux jours, un peu de parades dans la cour et quelques serments. Il y a des caresses aussi, le premier rapport sexuel vers 14 ans est très minoritaire. Le premier baiser arrive autour de 13 ans et le premier rapport sexuel autour de 17 ans, un âge qui ne bouge pas vraiment depuis des décennies. Bien sûr, il n'y a pas de cohabitation, il y a quelque chose de l'ordre de l'artifice en fait. Les couples adolescents sont en tension : «*C'est du sérieux*», disent-ils souvent, mais ils sentent bien qu'il y a une inadéquation, qu'ils n'arrivent pas complètement à coller au modèle. Cela sonne faux.

Il y a beaucoup de jalousie ?

La conjugalité, même à cet âge, c'est l'exclusivité sexuelle, particulièrement pour les filles. C'est aussi un espace de contrôle pour les autres, public et visible. Celle qui déroge à la frontière du couple est dénoncée, jugée. La jalousie est donc fréquente, surtout dans les classes populaires où elle est davantage valorisée comme signe d'amour. Les garçons sont beaucoup plus inhibés sur l'expression de l'amour. Ils n'ont pas intérêt à avoir l'air d'être trop amoureux, signe de dépendance et d'infériorité par rapport aux filles. La jalousie leur permet une forme d'expressivité affective. Les filles le prennent pour une preuve d'attachement, quand bien même cela peut les exposer à de la violence, à du contrôle, à de la remontrance dont elles souffrent assez souvent. Dans la bourgeoisie en revanche, la jalousie est plus souvent mal perçue : c'est de l'enfantillage. Être pris au sérieux, c'est plutôt arriver à maîtriser ces sentiments.

Le fantasme est aussi une façon de traverser l'instabilité sentimentale de cette période...

Beaucoup de filles traversent l'adolescence en fantasmant des relations... Il suffit parfois de peu – un regard, un premier rendez-vous qui n'a pas abouti, pour monter une histoire dans sa tête, qui peut durer plusieurs années, parfois une adolescence entière, parfois de manière très intense, sans que rien ne se passe jamais. Je me souviens d'une jeune fille qui m'a confié un jour qu'elle était amoureuse depuis deux ans d'un garçon dont elle ne savait quasiment rien. Un amour secret. Elle se rendait souvent au garage où il travaillait juste

pour l'apercevoir... Elle en avait un peu honte, mais ces relations fantasmées sont aussi une forme de liberté. Ces amours seulement dans la tête peuvent être des pis-aller, faites de peurs et d'échecs, des relations que ces jeunes filles n'arrivent pas à réaliser. Mais pas seulement. C'est aussi le vertige du fantasme. Cela procure du plaisir. Les garçons que j'ai rencontrés pour mon enquête ne m'ont jamais confié ce genre d'histoires. Elles étaient probablement encore plus difficiles à raconter que pour les filles, surtout à une femme.

De manière plus générale, l'homosexualité n'est toujours pas bien acceptée chez les jeunes que vous avez rencontrés...

L'homosexualité est très disqualifiée, dans les classes populaires davantage que dans la bourgeoisie progressiste où la *gayfriendliness* est devenue une «morale de classe», un enjeu de distinction sociale. Mais nulle part, les couples de garçons ne s'affichent dans les espaces scolaires, et la rencontre se fait sur les réseaux sociaux, pas dans les soirées du samedi soir qui sont une extension du milieu scolaire. Parmi les jeunes parisiens aisés que j'ai rencontrés, les garçons homosexuels pouvaient afficher des vêtements ou des goûts musicaux ouvertement gays au lycée, en tout cas en filière littéraire, alors qu'ils ne le faisaient pas au collège. Certains ont brouillé les pistes au collège en formant des couples avec des filles, mais plusieurs sont entrés dans la sexualité génitale directement par l'homosexualité sans passer par l'hétérosexualité, un phénomène qu'on voyait jusqu'alors très rarement.

Et l'homosexualité féminine ?

Dans les milieux populaires où j'ai enquêté, il n'en était pas question. Ça ne voulait pas dire qu'il n'y en avait pas, mais on n'en parlait pas. Plusieurs filles issues de milieux bourgeois m'ont en revanche expliqué être entrées dans la sexualité avec des filles. Surtout, certaines s'affichent comme des couples de filles, y compris à l'école ou sur Instagram. Elles ne s'identifient jamais comme lesbiennes. Aucune. A leurs yeux, c'est péjoratif. Elles se disent que si elles passent pour lesbiennes, les garçons ne voudront plus d'elles.

Vous notez que la notion de consentement est très présente dans tous les milieux.

L'école, même si elle participe aussi à la reproduction du genre, a beaucoup fait sur la question du consentement, très intériorisée chez les garçons comme chez les filles. Ceci dit, la question du consentement était déjà posée depuis longtemps à travers l'idée qu'une fille «bien» doit faire attendre les garçons, et que le garçon doit attendre qu'elle soit «prête»... Il y a déjà bien une vieille histoire de consentement dans cette transaction. Mais alors comment savoir où est le consentement réel ? Les filles disent à un moment «je suis prête». Mais elles ne disent pas, contrairement aux garçons, «j'ai envie». Dans toute cette négociation avec elles-mêmes, avec ce qu'on attend d'elles socialement, la question de leur propre désir passe après. D'abord il y a l'amour, la respectabilité sexuelle... Les enquêtes de grandes échelles sur la sexualité montrent d'ailleurs que les femmes devenues adultes sont très nombreuses à regretter leur «première fois» : ce n'était pas la bonne personne, c'était trop tôt...

Comment se passe la rupture, chez ces jeunes couples ?

Elle peut être synonyme de chagrin et de perte pour celui qui est quitté. Le chagrin peut prendre la forme de la colère de manière plus acceptée chez les garçons. Une partie de la conjugalité reste construite sur l'idée d'appropriation des filles par les garçons, et quand elles les quittent, ils peuvent continuer à se sentir propriétaires d'elles, à les insulter, à se sentir avilis si elles couchent avec d'autres. Mais une chose surprend souvent les jeunes quand ils rompent, c'est de ne rien ressentir, à part le monde qui s'ouvre à nouveau. Les garçons, plus que les filles, évoquent le sentiment d'enfermement conjugal, sans doute aussi parce qu'il est plus légitime pour eux de parler du couple comme d'un problème. Je pense qu'en réalité, beaucoup de filles se sentent enfermées elles aussi, mais ne le formulent pas ainsi. Et par ailleurs, pour elles, la rupture est plus coûteuse. D'une part parce qu'elle peut être l'occasion d'une décharge de violence de la part des garçons. Et de l'autre parce que, «seules», en dehors de tout lien d'appropriation, elles sont à nouveau exposées au stigmate de la «pute».